



Fabienne Veret
Édouard Beaucamp

Pleure pas, petite mère

Fabienne Veret
Édouard Beaucamp

Pleure pas, petite mère

© Fabienne Veret, Édouard Beaucamp, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1728-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

J'avais enfin fait table rase du passé. Après quatre décennies d'effacement et de docilité, je me sentais subitement prête à devenir une femme affirmée, bien dans sa peau, pleine d'entrain et de projets. Cette métamorphose s'était opérée en à peine quelques jours, à plus de sept mille kilomètres de chez moi, alors que j'arpentais seule les extraordinaires paysages des Caraïbes. Un tel départ en solitaire avait constitué pour la femme timorée que j'étais alors un véritable challenge, et il avait radicalement changé le regard que je portais sur ma vie. De la petite fille introvertie et trop sensible à la quarantenaire divorcée et toujours aussi prompte à se mésestimer, tout mon passé avait brusquement semblé lointain, hors de moi, à la fois blessant et étouffant. Ce gâchis n'avait que trop duré, il était temps d'être enfin heureuse et de m'épanouir ; de me reconstruire. Une irrépressible envie de me secouer m'avait saisie. La première moitié de mon existence était passée, et je comptais fermement aborder la seconde en ligne droite, gonflée à bloc.

À mon retour, mes amis et mes proches m'avaient trouvée différente, changée. J'étais de fait une autre femme, bien dans ses baskets, prête à refaire sa vie. Mes fils grandissaient et n'allaient plus tarder à se débrouiller seuls. Ma mère, éternelle source d'inquiétude envahissante et possessive, allait déménager dans le Sud et me laisser enfin respirer. J'avais de subites envies d'évolutions professionnelles, un homme venait d'entrer à petits pas dans ma vie, et je comptais bien multiplier les voyages pour poursuivre cette découverte solitaire et ô combien addictive du reste du monde.

Le destin a cependant un sens de l'humour bien à lui, car au moment même où je sortais de cette interminable chrysalide, un autre changement radical s'était lentement opéré au plus profond de moi, au cœur même de mes cellules. J'ignorais alors combien cette transformation à l'autre bout du globe allait être infiniment utile, si ce n'est indispensable, à ma seule survie.

Neuf mois plus tard, tandis que mes grands diables d'ados et moi chahutons comme les trois chiots d'une même portée, je fis une petite chute sur le dos et ressentis une vive douleur derrière les omoplates. Stephen et Maxence cessèrent immédiatement leurs chamailleries, mais malgré l'intensité du mal, je m'efforçai de garder la face : « ne vous inquiétez pas, c'est rien, ça va passer ».

J'avais toujours mis un point d'honneur à me montrer forte en leur présence.

Je les avais éduqués seule après un divorce plus que mouvementé, et j’incarnais sans doute bien plus à leurs yeux qu’un simple modèle maternel ; ils étaient tout pour moi et j’étais visiblement tout pour eux, ce qui excluait formellement de leur montrer mes faiblesses. Ils s’étaient par ailleurs montrés assez tôt experts dans l’art de me faire gentiment tourner en bourrique, et j’avais donc très vite appris à faire preuve de caractère.

Nous étions alors au cœur des fêtes de fin d’année. Les garçons partirent chez leur père après Noël pour y terminer leurs vacances et ma mère vint passer quelques jours pour le réveillon. Durant toute cette semaine, je m’efforçai d’ignorer cette étrange douleur qui persistait sans jamais vraiment faiblir. Je finis par en toucher un mot à ma mère, qui supposa comme moi un léger traumatisme ou un muscle froissé, mais lorsqu’au 31 décembre la chose devint brutalement aussi insupportable qu’une côte cassée, elle me convainquit d’aller consulter aux urgences.

Je me suis donc rendue à la clinique de Vitry-sur-Seine où un sympathique médecin s’est assez vite retrouvé perplexe devant mes symptômes. L’examen physique ne montrait rien de particulier et la douleur semblait difficilement liée à ma chute. Il a donc d’abord envisagé de me faire passer une radio, puis s’est ravisé pour une écho, et a finalement opté pour un scanner : « Comme ça, on verra tout ; torse, cœur, poumons, côtes ».

Une fois l’examen passé, il m’a reçu dans un box étrié pour m’annoncer qu’il n’avait aucune idée de ce qui pouvait causer cette douleur. Il avait en revanche décelé les contours d’une petite tumeur au niveau des poumons, mais vu sa position, elle ne semblait pas liée à mon problème de dos. La nature bénigne ou maligne de cette grosseur étant impossible à déterminer sans prélèvement, il m’a néanmoins conseillé de me rendre rapidement à l’Institut Gustave Roussy pour la faire analyser.

Cet homme était gentil, agréable ; son ton ne m’a pas inquiétée une seule seconde, et si je n’ai pas franchement réalisé la menace du cancer sur le moment, l’idée fut tout de même semée dans un coin de mon esprit.

Elle n’allait pas germer avant plusieurs jours, jours durant lesquels je repoussai fermement cette hypothèse – à tel point que, dès ma sortie de la clinique, je m’allumais une cigarette sans la moindre réserve. Ces choses-là n’arrivaient qu’aux autres. Et même lorsqu’elles devenaient une possibilité, elles semblaient demeurer le problème d’une autre réalité, d’une autre vie ; d’une autre Fabienne. Mes enfants allaient bientôt être autonomes et responsables, j’avais de nouveau une vie sentimentale, je ne rêvais que de pouvoir croquer

l'existence à pleines dents ; il était donc parfaitement impensable que j'eusse un cancer.

Je suis rentrée chez moi et n'ai parlé de tout cela à personne. À peine ai-je dit à ma mère, qui s'était naturellement enquis de cette consultation aux urgences, que d'autres examens chez un pneumologue étaient nécessaires, tout en me gardant bien de prononcer le mot « tumeur ». Ma mère n'était ni d'un naturel optimiste ni du genre à faire preuve d'un grand soutien moral, et j'avais absolument besoin de me dire à cet instant que rien de grave n'allait arriver. Aussi ai-je simplement prétexté la fatigue pour ne pas fêter le jour de l'An et me contenter d'un plateau télé avant de me coucher tôt, car je n'avais au fond de moi ni l'énergie ni le moral pour faire mine de célébrer quoi que ce soit.

Les jours qui suivirent, je parvins à vivre parfaitement normalement en ne pensant quasiment plus à cette histoire. Lorsque mes fils sont revenus à la maison, je leur ai simplement dit qu'on ne savait pas encore trop ce que j'avais et qu'il n'y avait *a priori* aucune raison de s'inquiéter. Leur adolescence ayant l'avantage de les rendre à la fois distraits, insoucians et assez peu bavards avec leur mère, je n'eus pas beaucoup de mal à les laisser oublier aussitôt cet épisode. Mon caractère m'avait toujours poussée à vouloir coûte que coûte me débrouiller seule, sans jamais demander d'aide à personne, et je n'avais pas la moindre envie d'affoler qui que ce soit – à commencer par moi-même. J'avais résolument décidé d'enfermer à double tour ce problème dans un petit coin de mon esprit, de continuer à vivre normalement, et de laisser cette histoire derrière moi en me répétant que tout cela n'arrivait qu'aux autres.

Ce déni fonctionna à merveille durant plusieurs jours. L'année démarra, la rentrée de janvier eut lieu, et chacun reprit le cours de son existence comme si rien ne s'était produit.

Maxence, du haut de ses dix-huit ans, traînait chaque matin des pieds pour se rendre à son lycée professionnel. Il avait choisi la mécanique moto car c'était la seule discipline susceptible de le motiver un tant soit peu à aller jusqu'au bout d'un cursus de bac pro, mais il n'était résolument pas fait pour l'école. Le destin voudrait que cette nouvelle année fût aussi la dernière où il daignerait franchir les portes d'un lycée ; garçon rebelle, costaud et ténébreux jouant volontiers les gros durs un peu machos, il était en réalité un hypersensible au cœur trop tendre qui, comme sa mère, s'était caparaçonné pour mieux éviter de souffrir. La vie collective à l'école avec son système de notations, ses petites injustices quotidiennes consistant à enfoncer toujours les moins bons, sans oublier la cruauté des adolescents envers les plus faibles avait eu raison de sa patience et

de ses valeurs. Il voulait travailler, et par-dessus tout sortir de ce système qui l'épuisait. C'est ainsi qu'après plusieurs redoublements et une fois cette année de CAP enfin bouclée, il renonça à aller jusqu'au bac et ne remit plus jamais les pieds dans un établissement scolaire.

Stephen, lui, venait tout juste d'entrer au lycée et ne partageait pas du tout l'aversion de son grand frère pour les études. Élève studieux, il semblait s'être fait très tôt sa propre philosophie de la vie, se gérant et s'élevant quasiment seul, n'ayant très vite compté que sur lui-même. À côté de son nounours de grand frère, il était d'un physique plus fin et élancé, mais il était aussi plus rationnel, moins émotif, et donc plus dur et plus solide intérieurement. Moins câlin avec moi que ne l'était Maxence – qui préférait la tendresse aux mots – il pouvait avoir des paroles rudes et tranchées, mais il n'en demeurait pas moins très sentimental et protecteur avec sa mère. À cette époque, il sortait à peine de l'enfance et avait déjà le physique d'un jeune homme aux allures de mannequin. Comme son grand frère, il mettait un point d'honneur à sculpter ses muscles et à soigner méticuleusement son apparence. Toujours parfaitement élégants et propres, tous deux avaient les yeux marron et les cheveux châtain foncé de leur père, dont on devinait facilement les origines portugaises. Naturellement, ils étaient à mes yeux les plus beaux garçons du monde, et j'avais une certaine fierté à les voir partir chaque matin impeccablement coiffés, propres et parfumés.

J'étais moi-même très soucieuse de mon apparence. Dès mon plus jeune âge, arborer une image impeccable avait été un moyen vital de me protéger du regard des autres, et d'ainsi lutter contre mon manque maladif de confiance en moi. Le rituel de m'apprêter chaque matin avec soin était ainsi devenu une manière d'enfiler une sorte de protection, et il m'avait toujours semblé impensable de sortir de chez moi sans être satisfaite de mon allure.

C'est en partie ce qui a fait surgir, durant cette semaine de rentrée, une sorte de « petite voix », une ombre de mauvaise conscience. Au fil des jours, alors que j'avais repris le travail comme si tout allait bien, cette petite voix s'invita de temps à autre dans ma tête, faisant inopinément surgir des images glauques de vomissements, de teint livide et de cheveux tombant par poignées. Telle était l'idée un peu caricaturale que je me faisais du cancer ; une maladie qui, non contente de vous emporter dans une longue souffrance, vous donnait l'image d'un pauvre infirme que l'on préférait éviter tant son sort apitoie, et que l'on repérait d'un seul coup d'œil à son crâne chauve, son visage blafard et son inquiétante maigreur.

Je travaillais alors comme assistante chef de travaux dans l'Éducation Nationale, et je savais que le mari de ma supérieure était passé par là – sans y survivre. Harcelée par cette petite voix qui se faisait de plus en plus pressante

(« *il faut que tu saches* ») j'ai donc fini par lui raconter, lors d'une pause, la manière dont s'étaient achevées mes vacances. Elle s'est immédiatement montrée grave et intransigeante : « Tu dois prendre rendez-vous au plus vite. C'est très important. Si jamais c'est ça, plus tôt ce sera pris, plus tu auras de chances de t'en sortir. »

Devant son sérieux et osant à peine imaginer ce qu'elle avait traversé, j'ai soudain réalisé combien j'étais dans l'évitement et le déni. J'avais tant l'habitude de taire mes problèmes que j'étais parvenue, sans même m'en apercevoir, à ne pas me formuler celui-ci. Il était indispensable que je sois fixée au plus vite. Avoir passé près d'une semaine à ignorer ce problème était absurde, je ne pouvais plus faire l'autruche. Peu avant le week-end, j'ai donc pris mon courage à deux mains et j'ai appelé l'IGR pour obtenir un rendez-vous en oncologie. La consultation fut rapidement fixée. Quelques jours plus tard, je me retrouvais en salle d'attente.

Personne n'aime les hôpitaux, en particulier lorsqu'on s'y rend avec des enjeux aussi lourds et angoissants que les miens, mais cet endroit m'a tout de suite inspiré une étrange sérénité. Son entrée, son hall et ses couloirs avaient quelque chose de familier, et ce n'est qu'en m'installant dans la salle d'attente que je me suis rappelé avoir déjà patienté entre ces mêmes murs. Cela remontait à près de trente ans en arrière, lorsque mes parents m'avaient amenée, encore toute jeune adolescente, pour faire contrôler un kyste au niveau de ma poitrine. Les images de cette époque étaient vagues et lointaines, et les lieux avaient considérablement changé – en bien ; ils s'étaient agrandis et modernisés – mais j'avais le souvenir assez net d'être sortie de cet hôpital heureuse et satisfaite, car on m'avait très bien prise en charge. Ce hasard de la vie fit que durant tout ce premier épisode de consultation, je ne me suis aucunement sentie angoissée.

J'ai été reçue par un spécialiste, le professeur Besse, dont la bienveillance et le calme m'ont immédiatement mise en confiance. Ses propos étaient clairs, nets, il parlait de manière simple et rassurante, à mille lieues du charabia médical que j'avais redouté. M'expliquant qu'il ne pouvait affirmer si cette tumeur était cancéreuse ou non, il m'a décrit très simplement le protocole d'examens que j'allais devoir subir pour établir le diagnostic, et je suis ressortie de l'hôpital avec ce même sentiment apaisé qu'à mon adolescence ; j'allais être sérieusement prise en charge, encadrée et accompagnée. Cet homme avait eu le don de soulager mon appréhension par sa seule assurance, et je m'estimais chanceuse d'être entre de si bonnes mains.

J'ignorais alors que le professeur Besse deviendrait mon oncologue attitré, et qu'il s'agissait en effet d'une chance considérable. Cet homme est le médecin le

plus remarquable que je n'ai jamais croisé.

2

Après cette consultation, je me suis fait violence pour cesser de m'enfermer dans le silence et l'évitement. J'avais le devoir d'informer mes proches et de me préparer à prendre certaines dispositions. En cas de maladie avérée, la chimiothérapie allait probablement me rendre inapte à gérer mon quotidien de mère célibataire comme avant. J'allais peut-être devoir arrêter de travailler, être hospitalisée, et avoir besoin de soutien et d'accompagnement pour mes fils, ma maison et les innombrables formalités administratives qu'une telle situation exigerait.

La première personne à qui j'ai osé dire « j'ai peut-être un cancer » fut mon père. J'avais toujours été plus proche de lui que de ma mère durant mon enfance, mais nous nous étions ensuite éloignés, car après des années de double vie, il avait fini par quitter ma mère pour s'installer dans le Sud avec une femme assez peu bienveillante. Sans doute parce que cette situation me rendait aussi vulnérable qu'une petite fille, j'ai tout de même eu besoin de me confier d'abord à lui, de faire appel à notre vieille complicité, et quelque part, de me placer un peu sous sa protection.

« Je ne veux surtout pas que tu viennes avant que j'aie les résultats, ça n'est peut-être rien », avais-je insisté pour qu'il ne se dérange pas inutilement.

Mais deux jours plus tard, il débarquait à Paris. Pas question pour lui de me laisser traverser cette batterie d'examens seule. Il voulait être à mes côtés de la première prise de sang jusqu'à l'annonce des résultats, en passant par le scanner, l'IRM, le test de souffle et tout ce qui allait peu ou prou constituer ce pénible marathon hospitalier.

À ce premier parcours médical s'ajoutait sans surprises un véritable dédale de démarches administratives. Si la perspective bouleversante de la maladie ne suffisait pas à entamer votre moral ou à vous faire paniquer, la montagne de paperasse qui l'accompagnait était assurément là pour s'en charger. Il y avait largement de quoi se perdre dans un abîme d'anxiété et de désarroi, et fort heureusement, deux bonnes âmes m'ont charitablement épargné ce coup de grâce. Ma belle-mère, d'une part, a rapidement rejoint mon père à Paris pour s'attaquer aux nombreuses démarches à lancer auprès de la Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale. Dans l'éventualité d'un cancer avéré, il allait en effet falloir obtenir un congé maladie de longue durée, ce qui impliquait un nombre assez décourageant de coups de fil, courriers et autres formulaires en tout genre. D'autre part, la secrétaire de direction de mon établissement a été une véritable